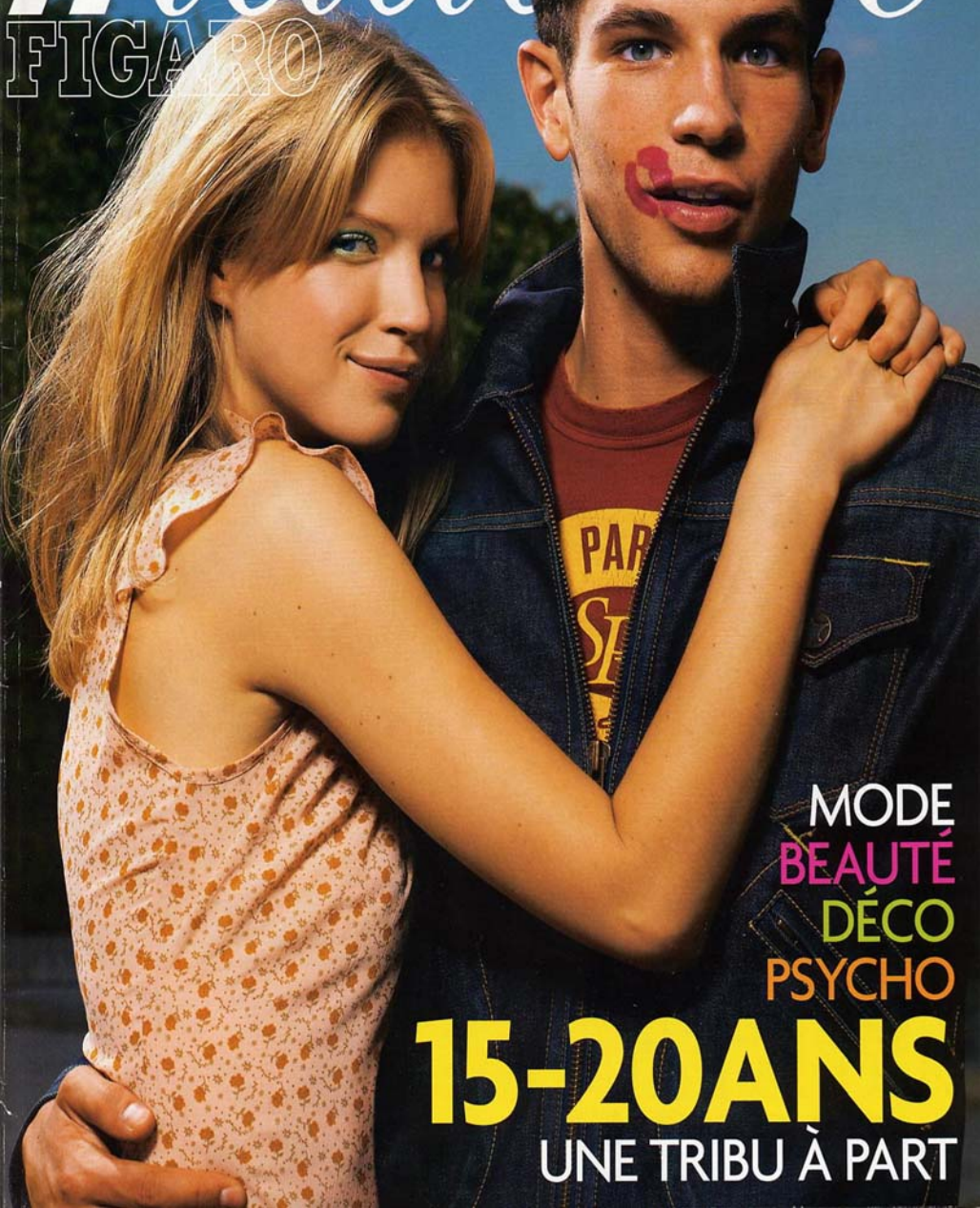


GRAND PRIX HUMANITAIRE : NOS CANDIDATES POUR 2004

madame

FIGARO



MODE
BEAUTÉ
DÉCO
PSYCHO

15-20ANS

UNE TRIBU À PART



UN STYLO MIRACLE ? • MALRAUX L'ASIATE •
UNE AUTRE EUROPE • AUTHIER DE TOULOUSE

● On m'a confié, à titre expérimental, un kit composé d'un stylo numérique et d'un papier spécial. L'ensemble possède des propriétés miraculeuses : ainsi, tout paragraphe tracé par le stylo peut être immédiatement envoyé vers le téléphone portable de votre correspondant. Mais le plus excitant est que ce dispositif, bientôt commercialisé, doit permettre de réaliser ce qui n'était jusqu'alors qu'un espoir balbutiant : convertir les signes manuscrits en caractères dactylographiques. Autrement dit, on obtient sur l'écran de l'ordinateur en écrivant avec ce **stylo magique** le même résultat qu'en tapant sur les touches d'un clavier : le glissement de la pointe suffit. Pour l'heure, j'en suis encore à déchiffrer la notice. Mais l'on peut déjà méditer sur les **paradoxes de la modernité** : ceux qui s'obstinaient à écrire encore à la plume, ces affreux ringards, vont désormais passer pour des avant-gardistes lumineux. Tandis que les enrégés du clavier feront soudain figure de vieilles chouettes. Toutes choses égales par ailleurs, c'est un peu ce qui se passe avec le roman français : ces dernières années, on ne jurait que par l'autofiction, version écrite des reality-shows de la télévision. Depuis quelques mois, les autofictionneurs paraissent has been, tandis que les romanciers, les conteurs d'histoires, se voient remis à l'honneur. Allons-nous vers un retour du style ? Mot qui, on le sait, désigne à la fois la pointe qui écrit et la manière de l'auteur tenant la plume.

● Qu'aurait fait André Malraux de mon stylo numérique ? Sans doute aurait-il saturé le logiciel. Cet été, en relisant les « Antimémoires », je mesurais combien Malraux, au long de ce livre-fleuve, ne parle quasiment que de deux choses : la guerre et l'Asie. En cela, il reste un homme de sa génération, jeté par fatalité dans la débâcle de 1940, mais ayant épousé l'Orient par choix. En 1967, Malraux a soixante-six ans et remet ses pas dans ceux du jeune homme qu'il fut ; ce ne sont plus les gendarmes qui attendent le voleur de statues, mais Nehru et Mao qui accueillent le ministre. Il use volontiers de phrases courtes, chargées de sensations dans leur concision rêveuse, qui évoquent un Chateaubriand télégraphiste. « Au Caire, les flamboyants sont en fleur. » Ou bien : « En 1923, j'attendais de Ceylan une Afrique du Nord plus éclatante. » Ou, laconique et majestueux : « Voici Aden. » Ce qu'il y a de plus émouvant, c'est de voir comment le ministre du Général cherche son salut face aux grands bouddhas de pierre. L'interrogation métaphysique d'un écrivain agnostique prend chez Malraux la forme du voyage en Asie. Dieu n'existe pas à ses yeux, mais l'Orient existe, avec son espace, son passé, sa spiritualité : **Dieu est un autre, l'Autre de l'Occident.** Le lecteur des « Antimémoires » ne peut que relever, par ailleurs, le côté farfelu que prend souvent la narration. Corriger l'altitude par l'humour, c'était chez Malraux l'un des visages de la générosité.

● Mon fils de dix-neuf ans rentre d'un mois de voyage en Europe centrale. Il a visité Prague, traversé la Slovaquie, roulé vers Cracovie, pris des bains à Budapest, longé le lac Balaton, dormi à Split. **L'éducation européenne** d'aujourd'hui passe par les espaces d'un continent qui, à ma génération, restait quadrillé par les guides de l'Intourist et les mouchards de la police tchèque. Ce qu'il a vu, lui, c'est plutôt le champ de jeux d'une jeunesse libertaire ; des clubs de jazz, des mafieux croates qui paraissent sortis d'un **film de Tarantino**, et cette ville paradoxale, Bratislava, qui selon sa description est la plus laide de la Mitteleuropa en même temps que celle où l'on croise les plus belles filles. À l'écouter, je reste frappé par le caractère absolument normalisé de ces pays que l'on disait naguère du « rideau de fer », et dans lesquels le passé communiste prend désormais un aspect archéologique. Pour les jeunes gens de son âge, l'époque de la glaciation soviétique est entrée dans les livres d'histoire.

● « Enterrement de vie de garçon », premier roman de Christian Authier. L'auteur, trentenaire, a déjà inscrit son profil dans le monde du journalisme littéraire, et dans le journalisme tout court. Ce Toulousain qui ne quitte pas Toulouse rédige, presque à lui seul, les rubriques de l'hebdomadaire « l'Opinion indépendante », pareil à ces pionniers de la presse du Far West qui étaient à la fois rédacteurs, typographes et vendeurs à la criée. Dans « l'Homme qui tua Liberty Valance », John Ford prête à l'un d'entre eux cette formule : « Oubliez la vérité, imprimez la légende. » La qualité de Christian Authier, c'est qu'il **imprime la vérité sans offusquer la légende.** Il aime Clint Eastwood, les phrases cambrées, le rock anglais, les filles fatales. Son premier roman, en forme de lettre à un ami disparu, est une façon d'entrer en littérature par un adieu. Élégant antidote aux déconvenues : quand on passe le film de la vie à l'envers, le meilleur est pour la fin.